

pas seulement sur moi, elle tombe sur Paul.....

Peu vous importe, puisqu'il n'est qu'un étranger.

—Un étranger !

—C'est vous qui l'avez dit.

—S'il était mon fils, seriez-vous plus accessible à la pitié ?

Mathilde ne répondit pas.

Et Albine, effarée, tombant à genoux, joignant humainement :

—Ah ! vous me forcez à tout vous dire... que Dieu ne vous punisse jamais dans votre Adrienne, du mal que vous me faites !

Et affaisée sur les genoux, presque roulée sur le tapis, sanglotant sans pleurer :

—Oui Paul est mon fils, Paul est le fils de Gaspard de Lesguilly ! Etes-vous satisfaite d'avoir ainsi deviné le secret de toute ma vie ?

Un sourire cruel illuminait le visage de Mathilde... la la pitié n'entraînait pas en son âme.....

—Oui, Paul est mon fils. C'est à cause de lui que j'ai tué Gaspard. Si vous saviez, si je vous racontais ce qu'il m'a fallu de soins, ce que cela m'a donné d'angoisses cruelles pour dérober sa naissance à tout le monde, vous ne songeriez plus à vous venger, et si je vous disais ce que j'ai souffert pour lui avoir caché que j'étais sa mère, vous ne penseriez plus qu'à me plaindre. Ah ! malgré vous, madame, vous devez me comprendre, parce que nous avons cela de commun, malgré votre haine, que nous sommes mères toutes les deux et que vous aimez votre fille, je le sais, autant que j'aime mon fils.....

Oui, Paul est mon fils, je ne le nie plus. Mais je vous en supplie, madame, ne le dites ; vengez-vous sur moi comme vous voudrez..... je suis prête à tout... exigez de moi ce qu'il vous plaira, que je meure, que je disparaisse mais ne lui révélez rien de ce qui me concerne, de ce qui concerne son père... Son père !... Ne lui dites pas que je l'ai tué, car, si indigne que fut Gaspard, son fils aurait peut-être horreur de moi !... Et je ne supporterais pas cela, non, je ne le supporterais pas.

Sa voix baissait de plus en plus.

Elle sentait que ses idées s'en allaient et c'est alors qu'elle comprit qu'une trop grande émotion pouvait la rendre folle.

Et Mathilde :

—Si je vous avais implorée jadis, si, ayant connu notre projet de meurtre, je vous avais suppliée de ne le point mettre à exécution ; est-ce que vous m'auriez écoutée ?

—Peut-être.... je ne sais pas moi, je ne peux rien dire...

—Soyez donc franche ?

—Eh bien, je serai franche jusqu'au bout, puisque vous semblez m'en défier..... Je ne crois pas que j'aurais eu pitié de vous, alors, pas plus qu'aujourd'hui vous n'avez compassion de moi !... Mais il ne s'agit pas de mon fils, que vous connaissez, que vous aviez agréé pour votre gendre... Il s'agit aussi de votre fille, ne l'oubliez pas... ces deux enfants s'aiment... Le malheur de l'un fera le malheur de l'autre.....

—Auriez-vous laissé votre fils épouser ma fille, en

supposant que votre secret n'eût pas été connu de moi ?

—Je ne sais. Je l'aime tant ! Ne suis-je pas résignée. et pour le rendre heureux, n'aurais-je pas marché sur mon cœur ? N'aurais-je pas oublié ma haine, mes répugnances, pour ne me souvenir plus que de son bonheur ?

Et elle se traîna aux genoux de la marquise, qui reculait, s'emparait de ses mains, les gardait de force, les couvrait de baisers.

Elle continuait de sangloter, mais elle pleurait aussi maintenant, et ses larmes une à une tombaient sur les mains de Mathilde, qu'elle tenait appuyées contre ses lèvres.....

La marquise gardait le silence.

Ses sourcils étaient froncés, et son regard, toujours était dur.....

On voyait que son cœur était de roc.

Qu'est-ce donc qui pouvait l'émouvoir ?

Elle dégagait brusquement ses mains, adressa à la pauvre femme un dernier regard chargé de haine.

—Vous n'avez rien à attendre de moi, dit-elle.

Et soudain elle partit, laissant Albine demi-morte.

Albine était encore, de longues heures après, accroupie à la même place, quand elle entendit, dans le couloir qui précédait l'appartement, des pas bien connus.

Elle se redressa, comme honteuse d'être ainsi découverte agenouillée.

Ces pas étaient ceux de Paul.

Il arrivait à l'instant.... n'avait même pas pris le temps d'entrer chez lui, et venait droit chez Albine...

Il semblait bouleversé.

—Je suis content de te trouver, ma bonne, dit-il.

—Tu ne m'enembrasses pas ?...

—Tout à l'heure ; cela dépend un peu de ce que tu vas me répondre.

—Quoi donc et que me veux-tu encore ?

—Ne t'impatiente pas. Tu sais quel était le but de mon voyage à Avallon ?

—Tu désirais acquiescer par toi-même la certitude que tout espoir de retrouver tes parents n'existait plus. Et cette espérance ?...

—Pourquoi m'as-tu menti... toute la vie ?... dit-il sans retenir un geste de violence...

—Je t'ai menti ? dit-elle, prenant un air étonné.

—Assez de cette comédie et ne dissimule pas plus longtemps. Ecoute quels ont été les résultats de mon voyage. A Avallon, partout où tu m'as envoyé, partout où tu m'avais adressé—au hasard, sans doute, personne ne te connaît, personne n'a souvenir de toi.

—Depuis vingt-cinq ans que je suis partie, mon pauvre ami, qu'y a-t-il donc de surprenant ?

—Tu as réponse à tout, je le sais, mais tu ne me tromperas pas facilement, je t'en réponds. A tout prix je veux savoir ce que tu me caches, c'est-à-dire, le nom de mon père, celui de ma mère, car tu les connais, j'en suis certain. Tu m'as trompé jusques aujourd'hui, sans sans doute de connivence avec ma mère qui ne veut pas être nommée... Cela suffit, et le mensonge a trop longtemps duré. Parle !

—La suite au prochain numéro—